

Préface

L'auteur de l'ouvrage que vous allez lire ne manque pas d'humour. Faisant allusion à une émission radiophonique bien connue des auditeurs guyanais, il fait dire à l'un de ses personnages ce jugement aussi définitif que sommaire: «*elle n'allait pas écouter ce connard, avec ses grands mots et ses grands airs...*»

Ainsi **ANDRÉ PARADIS**, auteur de *Marronnages* prend-il ses distances d'avec son alter-ego de *La plume à l'oreille*. Ceci vaut bien une mise en garde. Ici, nous ne sommes plus en radio, mais en littérature, la «plume à la main», et dans un genre dont LUKACS disait qu'il était celui de «la plus artistique des formes narratives».

Il s'agit donc d'un ensemble de huit nouvelles, réuni sous le titre de *Marronnages*.

La nouvelle est un genre aujourd'hui délaissé, mais aussi ancien que le roman ou le conte. Au XIXe siècle, les plus grands s'y sont illustrés BALZAC, STHENDAL, FLAUBERT, MÉRIMÉE, et autres MAUPASSANT. Sa forme est condensée, propice à l'expression de la tension dramatique, mais elle s'enferme dans des règles plus contraignantes encore que celles de la tragédie classique. Il s'agit de raconter une histoire qui ne se contente pas de la seule vraisemblance, mais qui «sonne vrai», et de nous présenter un tableau des mœurs du temps.

De ce double point de vue, de la «vérité» des personnages et de leur «crédibilité» historique, **ANDRÉ PARADIS** a parfaitement tenu son pari.

Marronnages est, en effet, un authentique recueil de nouvelles. Les personnages qui nous sont présentés évoluent dans un univers qui nous est connu, sinon familier, celui des cités de la banlieue cayennaise : promiscuité des races et des sexes, kaléidoscope de couleurs, extraordinaire convivialité d'hommes et de femmes venus de tous les horizons, syriens, chinois ou bata-chinois, saramakas, chabins, coolies, à la fois proches les uns des autres, et cependant murés dans leurs différences, dans leurs destinées singulières, soudain sublimées dans un acte unique, bref, définitif, ou dans un rêve peut-être...

Lisez **FIZI**, par exemple. C'est l'une des nouvelles du recueil. Voici deux ados, Etienne et Rafa. Ils ont grandi dans la Cité «Les Cochons Bois». Ils ont un peu fréquenté l'école, mais livrés à eux-mêmes, ils sont voués au désœuvrement, à cette oisiveté dont on sait qu'elle est la mère de tous les vices. Et voici qu'au hasard de leur chapardages ils tombent sur un fusil au canon scié. Il n'en faudra pas plus pour qu'ils basculent dans l'horreur du crime absurde, le meurtre commis par un réflexe de peur ou peut-être pour ne pas avoir l'air de se dégonfler.

Tout est dans l'art du récit. «Tu ne peux raconter l'histoire, comme tu veux (...) les gens qui racontent des histoires, ils disent n'importe quoi. Pour eux, raconter c'est comme balayer pour les employés de la Mairie, ils savent rien faire d'autre...».

ANDRÉ PARADIS a un joli talent de conteur. Il sait communiquer à son lecteur l'affectueuse sympathie qui lui inspirent ses personnages : fille-mère qui se découvre tardivement un amour maternel insoupçonné, adolescents paumés, à la dérive, brésilienne qui s'impatiente devant une cabine téléphonique occupé par un bavard.

Tout cela dans une atmosphère extrêmement tendue, de la violence contenue jusqu'à l'explosion, jusqu'au drame. Mais cette violence est elle-même tempérée par la distanciation, le décalage, pourrait-on dire, du narrateur, et aussi par cet amour des « fleurs qui embaument » : sansevieras, jasmins, buis de chine, etc.

ANDRÉ GIDE pensait que la nouvelle est faite « pour être lue d'un coup, en une fois ». Vous en ferez l'expérience avec *Marronnages*. Vous n'êtes pas tenu de lire ce recueil dans l'ordre où vous sont présentées les nouvelles qui le composent. Tenez, commencez donc par celle qui a pour titre *La maison*. C'est sans doute la plus achevée dans sa forme et son ressort dramatique. ANDRÉ PARADIS veut-il nous faire ressentir la vive agitation qui s'empare d'une femme confusément inquiète ? Une phrase lui suffit, toute simple, mais tellement expressive dans sa sobriété :

« Sa main droite tenait un walwari dont elle s'éventait d'un geste sec de temps en temps... ».

SERGE PATIENT